NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 N° 5 1956

Protestantisme américain 1955. Un diagnostic

John W. SAATMAN

p. 515 - 529

https://www.nrt.be/es/articulos/protestantisme-americain-1955-un-diagnostic-2366

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Protestantisme américain 1955

Un diagnostic

Un célèbre pasteur de Boston s'adressait récemment à une assemblée de jeunes chrétiens américains. Pour leur donner une idée panoramique de l'évolution récente du christianisme, il n'hésita pas à affirmer : il y a deux générations, les gens pensaient que le christianisme était un ensemble de croyances, un corps de doctrine : divinité du Christ, naissance virginale de Jésus, inspiration de la Bible, résurrection des corps, etc. La génération qui nous précède estimait que l'essentiel de la religion était une série de règlements : ne pas boire d'alcool, ne pas manger de viande le vendredi, aller à l'église le dimanche, lire la Bible, etc. Maintenant, ajouta-t-il, nous savons que le christianisme est une affaire d'attitude : l'important est d'avoir à propos des questions économiques, raciales, sociales, internationales une conscience avertie et délicate.

Tout le monde semblait d'accord : la conception la plus récente devait être la plus vraie.

Ce tableau brossé à trop larges traits serait celui du protestantisme américain du milieu de ce siècle.

A l'observateur averti, cependant, une première impression de diversité, d'éparpillement cause une déroutante perplexité : grandes traditions protestantes, morcelées en plusieurs dénominations, efflorescence de sectes; 256 églises ou groupes religieux se partagent l'allégeance des protestants aux Etats-Unis. Devant ce disparate le jugement se prend à hésiter.

On se demande si c'est possible, même en sacrifiant des nuances et des cas particuliers, de définir l'état de ce protestantisme, de discerner ses ombres et ses lumières, ses faiblesses et aussi les éléments d'un renouveau que l'on proclame de tous côtés [1].

Bibliographie sommaire. *Quelques livres de base sur le protestantisme américain :* Clark, Elmer T., *The Small Sects in America,* Nashville, Tenn. Rev. Ed. 1949; Drummond, Andrew L., *Story of American Protestantism,* Edinburgh, 1949; Fry, C. Luther, *The U.S. looks at its churches,* New York, 1930; Niebuhr, H. Richard, *The social sources of Denominationalism,* New York, 1929; Sperry, Willard L., *Religion in America,* Cambridge, 1945; Sweet, William Warren, *The Story of Religion in America,* New York, 1939; Id., *Revivalism in America,* New York, 1944; Id., *The American Churches,* London, 1947.

Les principales revues consultées sont : *Christendom, Religion in Life, Christian Century, The Living Church.*

1. Sauf une exception soigneusement indiquée, on n'apportera ici que des dia-

*
* *

Le XXe siècle s'ouvrit sous le signe de l'optimisme et de la confiance : les « triomphes du XIXe siècle » inspiraient un dynamisme exaltant. Geste typique de cette mentalité : un périodique protestant changea de nom en 1901 et, pour refléter un état d'esprit, s'intitula « The Christian Century ».

Que reste-t-il aujourd'hui de cette mentalité? Après deux guerres mondiales, en plein âge atomique, l'homme — même l'homme américain — se sent inquiet, menacé; il est bien plus impressionné par les problèmes à affronter que par les résultats obtenus. Plus de rythme d'exaltation! En 1951, Eisenhower, alors président de Columbia, disait qu'il ne manquait pas une occasion d'inculquer le courage et la confiance aux jeunes américains; ils avaient trop tendance à se décourager et à se montrer pessimistes. Et cette défaillance se manifeste sur tous les plans : l'américain de 1950 n'échappe pas à l'impression que politiquement, économiquement et moralement il n'est pas capable de dominer des situations qu'il ne contrôle plus : il se sent devenir un nain lui qui, au début du siècle, avait toute l'assurance d'un géant.

Le sentiment d'un recul affecte aussi ceux qui jugent la mentalité et la pratique sur le plan religieux. Certes, l'Amérique est encore, d'une certaine manière, une nation chrétienne; l'athéisme dogmatique y est un phénomène fort rare. L'américain moyen garde une foi sincère en l'existence de Dieu, d'un Dieu auteur du monde et qui dirige ses destinées. Non seulement les Eglises comptent de nombreux millions de membres, mais le nombre d'adeptes augmente considérablement. La plupart des Eglises, transplantées, anciennement ou plus récemment, d'Europe, ont connu là-bas un regain de vitalité et d'efflorescence. La fréquentation des temples le dimanche n'étant pas ou n'étant plus une obligation chez la plupart des protestants, la pratique dominicale est à vrai dire peu régulière mais son irrégularité n'est pas excessivement significative. Car même sans la pratique, un esprit demeure. Il y a dans cette religion diffuse un reste de tradition chrétienne, la manifestation d'une conscience soucieuse d'intégrité personnelle et d'un certain moralisme. La fameuse et démocratique « American way of life », là où elle n'est pas complètement paganisée, est encore en fait un produit du christianisme. A tout prendre, donc, l'image superficielle de l'Amérique est encore certainement chrétienne.

Pourtant, au jugement de nombreux protestants américains, l'influence protestante a beaucoup perdu au cours des cinquante dernières années. Paul Hutchinson, éditeur du *Christian Century* en décrit

---

gnostics, des informations, des critiques, fournis par des autorités et des compétences américaines protestantes.

quelques symptômes [2]. Par exemple, le fait qu'au début de ce siècle la presse protestante ait été un des plus puissants facteurs de l'opinion publique en Amérique est devenu actuellement un phénomène à peine croyable. D'autres signes ne sont pas moins nets. Ainsi, beaucoup de collèges universitaires affiliés à des Eglises, ou bien ont perdu de leur importance, ou bien, pour la conserver, ont dû mettre en veilleuse leur caractère confessionnel ou bien y renoncer. Les œuvres caritatives sont de plus en plus évincées par des organisations similaires alimentées par les deniers publics. La plupart des églises urbaines ont perdu une bonne partie de leur influence sociale. Enfin l'influence protestante sur les affaires publiques a elle aussi beaucoup diminué.

Mais le caractère alarmant de cette situation de fait n'est encore rien par rapport à l'amoindrissement que l'on enregistre dans le domaine de la foi proprement dite. Théodore Wedel, théologien anglican connu dans les milieux oecuméniques, porte sur le contenu du protestantisme américain un jugement pénétrant [3]. Il accorde lui aussi que les Etats-Unis sont encore au moins nominalement chrétiens, mais il est effrayé par les fondements fragiles de ce christianisme. Derrière les apparences, et en dehors d'un petit nombre de théologiens professionnels, on ne rencontre que le vide. Toute la doctrine de l'Evangile est réduite à la charité, ce qui n'est pas criticable de soi, sauf si l'on songe que cette charité n'est que l'expression altruiste de la fameuse « Règle d'or » : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ». Humanitarisme social entouré tout au plus d'un vague halo de réminiscences chrétiennes ! Tout le reste — ou à peu près — est englouti dans la brume de l'ignorance religieuse. Demandez à l'homme de la rue de définir ses croyances ; rarement il se référera à son catéchisme, son credo ou sa confession de foi ; les hymnes qui dans son culte ont une telle importance, il est bien incapable d'en expliquer le contenu. Enfin il connaît probablement mieux Shakespeare et certainement davantage le Reader's Digest que la Bible.

Le christianisme protestant américain est donc en train de devenir un christianisme coupé de ses racines, ignorant, et que cette ignorance, dans l'ensemble, ne préoccupe pas. Le mot même de « théologie » est suspect et ce christianisme sans théologie relègue Dieu à l'arrière-plan. Car Dieu n'est plus l'acteur principal du salut ; le premier rôle revient à l'homme et à son effort moral. Un moralisme humaniste a remplacé la révélation au centre du christianisme. Voilà pourquoi sans doute beaucoup de dénominations américaines semblent avoir retourné le concept même de religion. Tandis qu'au cœur même de la

2. *Religion in Life,* Spring 1951, pp. 192-193.
3. Th. Wedel, *The Christianity of Main Streit,* 1952, ch. I et II.

religion il y a le souci de savoir comment le vrai Dieu entend être servi; au fond de l'âme protestante américaine on trouve surtout la préoccupation de satisfaire les aspirations religieuses de l'homme contemporain.

Cette absence de contenu religieux se manifeste de bien des manières. On a demandé par exemple à bon nombre de personnalités américaines d'écrire un essai sur leurs croyances. Ces essais ont été réunis en volumes « *This I believe* »; ils manifestent, dans l'ensemble, une imprécision et une pauvreté d'idées déconcertantes. Ou encore trente personnalités éminentes ont dressé la liste des cent événements les plus importants de l'histoire universelle. Pour eux la première place revient à la découverte de l'Amérique, la naissance du Christ n'obtient que la 14e place.

La plupart des études réfléchies (livres et articles) sur le protestantisme américain font des diagnostics identiques, quand elles veulent donner une vue d'ensemble, qui doit fatalement laisser de côté un certain nombre d'exceptions.

Pour clôturer ce bilan négatif, citons un dernier témoignage, celui d'un auteur américain, juif celui-ci, qui, dans un livre tout récent, donne encore la même appréciation. Will Herberg [4] signale d'une part un regain d'intérêt pour la religion mais décèle d'autre part les mêmes défauts et carences : beaucoup d'ignorance religieuse, peu d'engagement et une compréhension très superficielle. Chez beaucoup d'américains le christianisme n'est presque plus que la divinisation de l'« American way of life » et encore sans fanatisme. Le culte, l'hymnologie, le sermon, la prière improvisée, tout cela est déformé pour satisfaire un instinct religieux d'hommes chez qui la sentimentalité a pris trop de place.

Dans bien des cas donc l'affirmation du pasteur de Boston, citée au début de cet article, ne paraît pas fausse : le christianisme se réduit au rêve d'un monde fraternel et pacifique, établi sur le respect de l'individu; mais ce rêve lui-même se sépare de plus en plus de sa source chrétienne; il a son existence à lui et se passe volontiers de toute la structure théologique d'où il est issu. Il se traduit dans une mentalité diffuse, vague, qui envahit tout le vide laissé par la disparition à peu près complète de la doctrine et qu'on pourrait très bien définir par la formule lapidaire et redoutable qui remonte à Matthew Arnold : « Morality touched with emotion ». Ce reliquat de christianisme quand il n'est pas mort et aride est sentimental.

Avant de passer à quelques aspects particuliers de critique plus constructive et à quelques éléments de progrès, il faut dire que Her-

4. Will Herberg, *Protestant - Catholic - Jew*, 1955. L'auteur, juif croyant, a beaucoup étudié la théologie protestante; il est de plus un collaborateur de l'hebdomadaire catholique « Commonweal ».

berg croit avoir trouvé le fondement sociologique d'un certain renouveau religieux en Amérique. Il s'agit pour lui d'une différence de mentalité entre les fils et les petits-fils des immigrants dont l'arrivée en masse remonte à deux générations. Il est notoire qu'alors, plus encore que maintenant, les immigrants et surtout leurs enfants mettaient une ardeur extraordinaire à s'américaniser : venus de tous les coins de l'Europe, leur élan vers l'avenir leur faisait couper avec enthousiasme les liens avec le vieux pays et sa culture. Si même, groupés par contrée d'origine, au Minnesota ou en Californie, ils gardaient leur langue nationale d'autrefois, leur désir premier était de devenir de vrais américains et de fondre leur particularisme dans le « melting pot » américain. Mais que de fois se vérifie dans la suite l'affirmation que le petit-fils désire se rappeler ce que le fils a voulu oublier. Américains, les petits-fils — la génération présente — veulent le rester mais un mouvement foncier les pousse à renouer avec le passé et la meilleure façon de le faire, sans trahir l'immédiat, consiste souvent en un retour à la foi traditionnelle. D'où un mouvement vers la religion que les grands-parents avaient pratiquée en Europe. L'Amérique ne présente pas, conclut Herberg, un seul grand « melting pot » mais trois : protestant, catholique et juif. Ce retour à la religion peut atteindre par extension bien des gens qui ne sont pas aujourd'hui petits-fils d'immigrants, mais ici, croit-il, se trouve la genèse du mouvement actuel.

*
* *

Ce christianisme protestant, diffus mais ignorant et sans racine, connaît aujourd'hui une évolution et certains progrès. Nous noterons cette évolution en trois domaines.

Le premier de ces progrès consisterait en un certain rapprochement entre le protestantisme populaire et le protestantisme théologique. En effet depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, beaucoup de protestants réfléchis, aussi bien laïques qu'ecclésiastiques, ont pris conscience de la pauvreté de leur équipement théologique pour formuler sur le plan intellectuel la foi qu'ils chérissent dans leur cœur. D'où un souci de réintroduire dans la vie des Eglises une formation religieuse plus poussée. Des cycles de cours et de conférences se multiplient qui prennent pour sujet les croyances chrétiennes protestantes ou plus particulières à une Eglise. Une prédication plus doctrinale est souvent fort appréciée par certaines catégories de fidèles ; des livres théologiques, s'ils sont écrits d'une manière accessible, connaissent un vrai succès de librairie. Ainsi des ponts sont jetés entre le moralisme exclusif du protestantisme populaire et le travail

intellectuel et spéculatif de théologiens de renom comme Reinhold Niebuhr, Paul Tillich, Nels Ferré et bien d'autres.

En outre, des rapprochements s'ébauchent entre le fondamentalisme biblique d'une section encore importante du protestantisme populaire et le libéralisme, le modernisme ou l'hypercriticisme des théologiens professionnels. En effet le fondamentalisme — croyance en l'inspiration littérale de toute la Bible — vocifère encore avec véhémence contre toute critique biblique, mais en même temps il prend conscience d'un incontestable malaise. La majorité des protestants croient qu'il y a quelque chose de surnaturel dans la Bible et qu'elle doit être investie d'une certaine autorité. Cependant la plupart en ignorent le contenu et sont incapables de la comprendre. D'où une certaine propension à se tourner quand même vers les explications de la critique moderne.

De son côté le théologien critique qui a eu trop tendance à traiter la Bible comme un livre ordinaire, la considère davantage avec respect; bon nombre de théories outrancières ont connu une vogue éphémère et il y a un retour vers une acceptation plus enthousiaste des affirmations centrales de la Bible.

Une autre cause d'antagonisme s'atténue peu à peu. Beaucoup de protestants sont tellement enracinés dans un moralisme ou même un piétisme qu'ils ne voient plus rien d'autre dans le christianisme. Pour eux être plus chrétien c'est être simplement plus moral, lire davantage la Bible, assister aux offices et surtout prier.

D'autre part bon nombre de théologiens d'école n'ont jamais compris le christianisme en termes de piétisme ou bien ont réagi contre cette conception avec une telle véhémence qu'ils la regardent comme l'abomination de la désolation [5].

Enfin un dernier signe montrera ce renouveau théologique et la carence d'où on émerge. Depuis une dizaine d'années les principales Eglises s'efforcent de nommer dans leurs églises des pasteurs qui sortent des séminaires et des facultés de théologie. Les séminaires eux-mêmes ont remanié leurs programmes qui étaient faits avant tout d'exégèse, d'histoire, de psychologie, etc. et estiment qu'un pasteur doit aussi étudier... de la théologie proprement dite. Ce qui veut dire que d'ici quelques dizaines d'années un très grand nombre d'églises auront à leur tête des hommes qui auront fait au moins un peu de théologie.

*
* *

5. John Cobb, *Protestant Theology and Church Life.* Religion in Life. Winter 1955-1956.

Une seconde caractéristique dénotant un progrès dans le protestantisme américain contemporain consiste en un renouveau d'évangélisme.

C'est là un terme qui paraît fort vague et qui fait penser à Wesley dans le passé, à l'Armée du Salut dans le présent. Faut-il, comme on l'a fait parfois, l'identifier strictement avec l'esprit de « revival » ou du moins avec cette expérience religieuse forte dont était féru le méthodisme primitif? Ce ne peut pas être exclusivement dans ce sens qu'en parlait H. Kraemer quand il écrivait : « Un retour à l'enthousiasme primitif pour l'évangélisme et une vue rajeunie de ce qu'il suppose en paroles et en actions est absolument nécessaire dans le monde compliqué d'aujourd'hui [6] ».

Il s'agit en tout cas d'une réaction contre la prédication de la génération précédente, qui avait insisté presque exclusivement sur les tares sociales et les fautes collectives; c'était l'âge du « Social Gospel » et la doctrine de la conversion, si essentielle pour les ancêtres, n'était pratiquement plus mentionnée dans les meilleures chaires [7]. Dans la plupart des dénominations on avait déformé le verset du psaume et l'objet de la prière était : « crée un nouvel ordre social, Seigneur, et renouvelle en bien la structure de la société ».

Maintenant on pense à nouveau que le psalmiste n'avait pas tort de dire : « Crée en moi un cœur pur, Seigneur, et renouvelle en moi un esprit juste » et que ceci est plus fondamental et plus nécessaire que cela. Ainsi revit une compréhension plus aiguë du péché et de la chute. Ceci s'explique en partie par le malheur des temps et en partie par la théologie, sous l'influence des courants venus d'Europe, particulièrement de l'Allemagne. La condition de pécheur est désespérée sans un Sauveur et la condition humaine est celle d'un naufragé; seule la main miséricordieuse de Dieu peut faire de ces naufragés des rescapés.

L'évangélisme serait alors la prédication au sens large de la bonne nouvelle du salut à des gens à qui on a au préalable rendu la conscience que, sans Dieu, ils étaient perdus. C'est, dans sa forme la plus dépouillée et la plus vraie, l'apostolat, aussi bien des laïques que du clergé : apostolat de l'individu sur l'individu, ou du petit groupe, ou sur une catégorie de gens (paroisse, profession, etc.) ou enfin l'évangélisation des masses par des prédicateurs fameux et parfois fulgurants.

On a vu par exemple se constituer de nombreuses cellules et petits groupes, animés d'un authentique esprit missionnaire. Un exemple typique d'évangélisme au sein d'une profession est celui des

6. *The Christian Message in a Non-christian World*, p. 60.
7. W. W. Sweet, *Revivalism in America*, p. XIII.

Gédéons. En juillet 1899, deux voyageurs de commerce arrêtés pour la nuit dans un hôtel du Wisconsin lurent ensemble un passage de la Bible et firent leurs dévotions. La conscience leur vint qu'un voyageur de commerce, dans un grand pays, errant de ville en ville, a une vie bien solitaire, des soirées surtout vides et dangereuses. Avec quelques autres ils décidèrent de placer à leurs frais des Bibles dans les chambres d'hôtel. Le Livre serait là comme secours et compagnon. L'idée fit du chemin; le groupe s'étendit. En 50 ans ils ont fait mettre dans les hôtels deux millions et quart de Bibles. De plus pendant la dernière guerre ils ont procuré aux forces armées des Etats-Unis 9 millions de Nouveaux Testaments. Bien qu'ils fussent de mentalité doctrinale plutôt étroite, les Gédéons voulaient pourtant mettre à la portée de tous la Bonne Nouvelle.

Il y a aussi l'évangélisme de masse par des personnalités, parfois discutables, mais souvent très puissantes. Les Etats-Unis avaient en ce domaine une tradition impressionnante au XIXe siècle. Certains évangélistes se taillèrent une réputation vraiment nationale. Le premier qui obtint ce renom fut Charles G. Finney et le plus célèbre à la fin du siècle fut Dwight L. Moody. Mais au début du XXe siècle on n'entendit plus guère que l'un ou l'autre prédicant célèbre, en particulier Billy Sunday, puis ce fut le silence. Sous cette forme aussi c'était la crise de l'évangélisme.

Or depuis dix ans deux évangélistes ont acquis à la fois succès et renom : le premier est anglican et anglais, le Rev. Bryan Green qui a attiré les foules dans les plus grandes cathédrales et les salles les plus spacieuses de New-York, Washington et Boston. L'autre, de réputation internationale, est l'américain Billy Graham. Si le continent européen n'a pas la tournure d'esprit pour l'apprécier, il faut reconnaître que l'Angleterre lui a fait un accueil enthousiaste assez inattendu. A vrai dire, sa théologie est assez pauvre mais son message de péché et de rédemption est de valeur incontestable. Il ne veut pas faire des adeptes pour son Eglise; il se contente de renvoyer ses auditeurs, plus convaincus, à leurs Eglises respectives. Malgré des limites et des défauts, sa personnalité religieuse n'a pas manqué d'impressionner bien des chrétiens qui n'étaient ni des naïfs ni des adolescents en quête d'un héros.

Que le sentiment et l'émotion jouent dans l'évangélisme un rôle souvent trop considérable, on ne pense pas à le nier. Mais il faut voir là, avec un signe de l'humanisme du protestantisme américain, une réaction contre un christianisme souvent si formaliste et si vidé de sentiment que les foules éprouvent par contre-coup le besoin d'éléments émotionnels. On verrait là aussi du reste la cause de l'apparition souvent éphémère de petites sectes bizarres et fanatiques.

*
* *

Comme troisième signe de renouveau dans le protestantisme américain on peut remarquer une évolution dans la conception et la pratique du culte.

Pour l'apprécier il faut se rendre compte de la déformation que le culte a souvent subie depuis la Réforme. Dans beaucoup d'Eglises et de sectes, il est à peu près exclusivement fait de textes de l'Ecriture, d'hymnes et d'un sermon. Etat de choses qui s'explique par le sens même que le protestant donne à sa piété et qui n'est pas sans entraîner une déviation de l'idée même de culte : au lieu d'être avant tout orienté vers la louange de Dieu et l'adoration, il a pour objet l'édification des fidèles, ce qui montre, une fois de plus, sa tendance anthropocentrique.

En outre, ce culte, avant tout verbal, sans cérémonial, dans des lieux de prière d'un style très dépouillé et sans ornement, est le signe de la méfiance du protestant à l'égard de tout le symbolisme religieux sauf le symbolisme verbal qui au contraire inspire une confiance presque absolue. Attitude paradoxale mais bien réelle : Un pasteur baptiste se scandalisait un jour des statues du Sacré-Cœur dont s'ornent les églises catholiques, y voyant un sentimentalisme d'une crudité inadmissible. Il fut bien surpris quand on lui démontra que pas mal d'hymnes populaires chantés dans son Eglise étaient d'un romantisme bien plus accentué; il n'en était pas choqué, d'abord par habitude, mais aussi parce qu'il s'agissait simplement d'une expression verbale.

Mais la vogue du sermon, souvent vrai centre du culte protestant, et de l'hymne populaire a fait bien du tort au christianisme moderne. Aller à l'église pour goûter un bon — peut-être même un beau — sermon est un gauchissement de l'idée centrale du culte et bien des hymnes populaires ont rendu la piété sentimentale et abâtardi la théologie.

Et comme l'expression du culte doit se servir de symboles, il y a une garantie de vérité et d'équilibre à maintenir une véritable harmonie entre les différentes sortes de symboles; se cantonner obstinément dans une forme unique de symboles, verbaux par exemple, et bannir les autres, c'est risquer de compromettre la complexité du culte global.

Une méfiance exagérée de l'anthropomorphisme paralyse ou compromet aussi le bon exercice du culte. Un aimable pasteur affirmait qu'après mûre réflexion il avait renoncé à tout jamais à parler de la « colère de Dieu » comme trop anthropomorphique et qu'il se contentait de parler de l'« amour de Dieu ».

Mais on pourrait distinguer de manière plus précise dans la masse du protestantisme quatre types ou ordonnances de culte.

D'abord il faut mentionner le culte centré sur le pasteur lui-même : ce sont ses paroles et sa personnalité qui font la qualité du message et qui inspirent la piété. Souvent le pasteur intercale dans le culte des prières de son cru, ou bien préparées par lui ou improvisées sous l'inspiration du moment et le sermon, avant tout psychologique, dépend aussi beaucoup trop de ce que vaut celui qui prêche. Faire dépendre l'efficacité et la sincérité d'un culte des talents fragiles et des dispositions instables d'un seul être humain, c'est condamner les fidèles à bien des vicissitudes et des déceptions.

Une autre forme de culte, verbale elle aussi, est centrée sur la Bible : la lecture à haute voix, dans le temple, de passages scripturaires a pour certains une valeur quasi sacramentelle. Excès qui peut lui aussi avoir des conséquences funestes. Mais ici déjà un redressement s'opère et on peut en donner des indices. Pas mal de protestants se rendent finalement compte que la grande valeur de la Bible et de son message est dans un tout, dans un plan d'ensemble, dans l'expression d'un dessein global de Dieu sur l'homme. A des générations qui ne connaissent plus le Livre sacré, la lecture de deux passages disparates et forcément assez courts de la Sainte Ecriture n'apporte plus le message dans son ampleur. Plus encore : bon nombre de protestants comprennent que le centre du message chrétien n'est pas le Livre, mais le Christ et que la Bible n'en est qu'un élément important et indispensable.

Un autre type de culte sera d'allure plus mystique et souvent basé sur le recueillement, voire même sur le silence. Les Quakers sont les fervents de ce genre de réunions pieuses qui, en dehors de leur groupe, ne se rencontre que dans de petites sectes et n'affecte qu'un très petit nombre de chrétiens.

Enfin il y a un culte protestant qui est centré sur le Service de Communion, et c'est ici que le renouveau est le plus marqué. En effet dans beaucoup d'Eglises le ministère de la parole a longtemps relégué à l'arrière-plan le sacrement qui n'était plus célébré que 3 ou 4 fois par an. Mais beaucoup de protestants américains ont redécouvert que la Cène était la forme normale et traditionnelle du culte depuis les temps apostoliques. Aussi progressivement est-elle réintroduite, d'abord tous les mois et puis, dans la mesure du possible, chaque dimanche. Mais on procède d'habitude lentement car il faut toute une formation des fidèles pour qu'ils passent du culte de la parole (Ecriture, hymnes et sermon) à la liturgie sacramentelle.

Une Eglise américaine, les Disciples du Christ, tient depuis sa fondation au XIXe siècle à la communion hebdomadaire et a contribué à la réintroduire dans d'autres dénominations.

Il est normal que ce renouveau rende le sens de la liturgie, du cérémonial, de l'architecture religieuse, dans des Eglises qui s'en sou-

ciaient bien peu, tels les Méthodistes. On construit des églises de style gothique, on soigne la musique, un nombre croissant de pasteurs, pour officier, revêtent un habit de chœur (soutane ou robe académique) ; les fidèles, autrefois toujours assis, se lèvent ou s'agenouillent pour certaines prières ou pour la lecture de l'Evangile. On découvre à nouveau que tout l'homme est impliqué dans le culte bien compris et que de même qu'un homme se lève quand une dame entre dans une pièce, il est bon et normal de donner à Dieu aussi des marques extérieures de respect.

Si aujourd'hui encore la plupart des protestants américains prient dans des temples où le mouvement liturgique n'a pas pénétré, celui-ci est pourtant en progrès inspiré par des principes d'une valeur incontestable : le culte doit être centré sur Dieu, pas sur l'homme ; il y faut surtout honorer Dieu plus que parler de Lui ; ce culte doit être trinitaire, c'est-à-dire qu'il doit aller au Père par le Fils dans le Saint-Esprit ; et enfin il doit exprimer la nature communautaire de l'Eglise.

*
* *

Après avoir noté les reculs et progrès dans l'ordre qualitatif, il resterait, pour achever ce panorama du protestantisme américain dans la première moitié de ce siècle, à considérer le double mouvement de division et d'unification qui s'est développé aux Etats-Unis [8].

Voyons en premier lieu les forces de dispersion. Le chiffre de 256 Eglises et sectes peut notablement fausser, si on le prend sans explications, l'image qu'on se fait de l'éparpillement chrétien. Dans ce nombre il y a pas mal de petites sectes à l'existence précaire ; les quelques grandes traditions protestantes (luthérienne, calviniste, méthodiste, baptiste, etc.) se partagent de 85 à 90 pour cent des protestants, mais ces traditions sont elles-mêmes scindées en de nombreux groupes : 20 luthériens, une dizaine de presbytériens, 20 à 30 baptistes, une vingtaine de méthodistes, etc.

La mobilité des chrétiens est plus grande en Amérique qu'on ne l'imagine en Europe. En effet on peut affirmer que beaucoup d'individus ne naissent pas dans une Eglise, ou ne restent pas dans l'Eglise où ils sont nés. Beaucoup de chrétiens s'affilient à une Eglise quand ils ont atteint l'âge de discrétion ou l'âge adulte. Les Eglises qui n'admettent que le baptême des adultes favorisent cette pratique. Et la mentalité qui voit, dans la religion, l'apaisement des appétits religieux de l'homme et, dans une dénomination, la société — voire le club

8. Un certain nombre d'éléments cités ici sont repris de mon étude antérieure : *Le protestantisme américain*, Ed. de l'Aucam.

spirituel — à laquelle on s'inscrit dans l'espoir d'être comblé, encourage cette grande mobilité. La seule influence stabilisatrice qui agisse est la tradition familiale et l'éducation. Mais il n'est pas rare cependant de voir des enfants, en âge de choisir, appartenir à une Eglise qui n'est pas celle de leurs parents.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que les préférences individuelles dans le choix d'une Eglise soient fondées sur des exigences doctrinales — les facteurs sociaux prédominent et aussi des causes d'ordre non-théologique, les chrétiens ayant une tendance à se grouper pour honorer Dieu d'après leur rang social, car il leur est agréable de se trouver dans un milieu qui leur est familier et où ils se sentent à l'aise.

Dans les grandes villes, les Eglises ont des lieux de culte dans tous les quartiers, mais, dans les petites villes, certaines Eglises sont étiquetées bourgeoises, d'autres classe-moyenne, d'autres populaires. Quand un américain parti du bas de l'échelle sociale, s'y élève progressivement, il change de quartier, se crée de nouvelles relations et passe à l'Eglise de la classe sociale à laquelle désormais il appartient. Ce phénomène, très vécu en Amérique, donne une importance exceptionnelle au rang social et se double, cette fois d'après la culture ou le tempérament, d'un choix individuel en matière de culte.

Un intellectuel voudra un culte qui parle davantage à sa raison; des gens très simples s'accommoderont peut-être mieux d'un culte qui s'adresse plus au cœur. Certains préféreront un culte dépouillé, d'autres une liturgie plus spectaculaire et plus solennelle, d'autres encore le silence et le recueillement intérieur. Souvent dans ce domaine les préférences de chacun se prolongeront en méfiance ou antipathie à l'égard des autres formes de culte.

Pour garder une vue d'ensemble qui ne sacrifie pas trop d'exceptions, il faut ajouter que malgré cette mobilité très répandue, il est un nombre appréciable de protestants américains qui font preuve d'un loyalisme particulariste à l'égard de leur groupe religieux; dans ce cas — c'est surtout vrai des petites sectes et de quelques Eglises — c'est le trait particulier qui devient l'élément primordial et pas la tradition chrétienne commune. Mais cet accent mis énergiquement sur le trait distinctif devient lui-même un obstacle à l'oecuménisme.

Les compensations exigées par des complexes d'infériorité apparaîtront souvent aussi. Une dénomination qui n'a pour elle ni le nombre, ni l'importance sociale, se vantera de sa sainteté, de son rigorisme, de son passé; elle ira jusqu'à se vanter de sa faiblesse numérique, car le Royaume de Dieu sera donné au petit troupeau et d'ailleurs « il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ».

Le caractère, la mentalité, le tempérament sont encore des facteurs non-théologiques qui jouent un rôle important. Car ces éléments déterminent le jugement moral porté sur des actions telles que la danse,

les jeux de cartes, les tombolas, l'usage du tabac et des spiritueux, parfois même sur des choses plus essentielles encore, telle le divorce.

Tout cela contribue à rendre la situation du protestantisme américain bien confuse ; il n'est pas étonnant que beaucoup de théologiens et de chefs d'Eglises désirent regrouper les forces chrétiennes trop dispersées.

Quels sont les moyens de regroupement ? Il ne sera pas question ici des assemblées oecuméniques récentes, Lund et Evanston. Les américains y ont joué un rôle, mais ils ont surtout insisté sur l'importance des facteurs non-théologiques alors que les orthodoxes et les protestants d'Europe attachaient la plus grande valeur à la théologie, surtout en matière d'Eglise et de sacrements. Les perspectives divergeaient. Rien d'étonnant donc si les masses protestantes américaines, les yeux braqués sur Evanston, ont été déçues par les lenteurs théologiques des représentants du Vieux Monde.

Mais il y a dans le domaine unioniste une action spécifiquement américaine exercée soit par le *National Council of Churches,* ou par une Eglise en particulier, ou bien encore par « l'Eglise locale ».

Il arrive qu'une tradition chrétienne regroupe ses adeptes. En 1939 le gros de trois Eglises méthodistes a fusionné pour former sous le nom général de « Methodist Church » un des groupes religieux les plus importants du pays. Signalons toutefois que depuis cette fusion et en partie à cause d'elle et des mécontentements qu'elle a provoqués, le nombre total des groupes méthodistes séparés est plus élevé qu'autrefois.

Il y a aussi de nombreuses expériences de fusion ou de coordination chrétienne à l'échelle de l'Eglise locale. Ces expériences sont spontanées, ou autonomes, ou patronnées par les Eglises ou contrôlées par le National Council.

L'origine en remonte à un congrès tenu en décembre 1949 à Greenwich, Connecticut. Le point discuté était le suivant : En commençant les travaux oecuméniques par des questions de doctrine et d'administration supérieure n'a-t-on pas débuté par où il aurait fallu finir ? Ne vaudrait-il pas mieux au contraire faire l'éducation des chrétiens à l'échelon de l'église locale ? C'est à ce niveau qu'il convient de tenter l'expérience. Celle-ci consiste simplement, dans une petite ville ou dans une région très limitée, à grouper, tantôt dans une église, tantôt dans une autre, pour un culte commun, des Méthodistes, des Presbytériens, des Congrégationalistes, des Disciples du Christ, etc. ; petit à petit ils se connaîtront, s'apprécieront, se familiariseront avec les pratiques et les rites les uns des autres et à la longue reconnaîtront l'équivalence sinon l'identité de leur pastorat et de leurs sacrements.

Des résultats ont été obtenus. Même les Baptistes qui, tenaces sur la question du baptême réservé aux adultes et pratiqué par immersion,

s'étaient tenus à l'écart, commencent aussi à se rapprocher. Tout en tenant pour eux-mêmes à cette forme de baptême, ils reconnaîtraient l'équivalence du rite pratiqué par les autres.

Mais l'effort entrepris a aussi ses inconvénients graves. Toutes ces *tentatives et tous ces comités de coordination ont une conséquence* malheureuse qu'on mentionne trop rarement : celle de multiplier dans le protestantisme américain une bureaucratie d'une importance inouïe. Les cinquante dénominations principales qui groupent 92 pour cent des protestants ont chacune une hiérarchie et une administration complète ; chacune a ses évêques, ses intendants, ses synodes, ses secrétariats spécialisés, avec des départements, des bureaux, qui absorbent un personnel considérable en partie constitué de pasteurs. Tous les comités de coordination entre Eglises, à l'échelle nationale ou locale, à leur tour nécessitent un personnel spécialisé qui accapare aussi bon nombre de pasteurs. Or il y a aux Etats-Unis un bon millier de comités de ce genre. Ces travaux administratifs attirent trop d'ecclésiastiques, parfois plus soucieux d'une situation que du ministère des âmes ; l'idéal du pastorat en est souvent obscurci. Un auteur de grande expérience a même affirmé que ce travail ultra-spécialisé devenait *stérile et que souvent il était question « of doing more and more* about less and less [9] ».

*
* *

Ayant soigneusement laissé de côté l'Eglise anglicane qui n'est pas uniquement protestante et les petites sectes dont l'attitude est souvent très particulière, nous avons ébauché un tableau d'ensemble. Le protestantisme américain de 1900 à 1950 s'est terriblement vidé de sa substance chrétienne ; il s'est largement détaché de la révélation et de tout intellectualisme, souvent réduit exclusivement à un moralisme ou, ce qui est moins encore, à une sociologie teintée d'un vague christianisme. Sa pratique se cristallise autour de deux extrêmes : un conformisme routinier et froid, une sentimentalité religieuse excessive. Ses théologiens, qui comptent des esprits éminents, sont coupés de la vie concrète des Eglises et l'influencent très peu. Telle est la toile de fond de ce protestantisme, brossée exclusivement par des protestants américains.

Cependant depuis la fin de la seconde guerre mondiale, on observe un renouveau de la religion. A part l'auteur juif cité qui y voyait une cause sociologique, les observateurs expliquent ce renouveau et

9. Charles Clayton Morrison, *The One Church and our many Churches,* Religion in Life, Spring 1955.

ses manifestations par des mobiles d'ordre vraiment religieux : besoin d'une prédication plus théologique et sens de la Bible plus profond aussi hostile à un fondamentalisme étroit qu'à une critique excessive ; redécouverte du sens du péché et retour à l'évangélisme ; renouveau de la liturgie et du culte, souci d'unité chrétienne.

Ces symptômes de renaissance sont-ils l'apanage du protestantisme américain ou bien se manifestent-ils aujourd'hui dans tout le monde chrétien ? Il semble que ce soit vraiment là manifestation en Amérique d'un événement d'ordre universel. Un théologien américain, dans un cycle de conférences données dans de nombreuses universités des Etats-Unis et très typiquement intitulées « Signes d'espérance dans un siècle de désespoir », s'efforce de déceler les lignes de force du christianisme dans le monde contemporain ; pour lui les quatre raisons d'espérer sont : le développement de l'oecuménisme, la vitalité de la théologie, la prise de conscience de l'apostolat individuel et la multiplication des groupes d'évangélisation [10].

John W. SAATMAN, S. J.

10. Elton Trueblood, *Signs of Hope in a Century of Despair.*